

ÉTUDE SYNTAXIQUE SUR
LE PRONOM INDÉFINI »ON«. ¹

PAR

KR. NYROP.

(PRÉSENTÉE À LA SÉANCE DU 24. MARS 1916).

1. ON continue le latin homo. Ainsi la phrase *on dit* (homo dicit) veut dire primitivement: *homme (l'homme, un homme) dit*. L'emploi de homo pour exprimer la forme indéterminée est surtout propre au français du nord; mais il se retrouve aussi, au moyen âge, dans les autres langues romanes (le provençal, l'italien, l'espagnol, le portugais)². A l'exception du français proprement dit, elles l'ont toutes abandonné depuis. Il faut pourtant remarquer que quelques dialectes de l'Italie du Nord, le milanais, le bergamasque, etc., ont conservé l'usage médiéval jusqu'à nos jours et disent *um porta, am porta*, dans le sens de *portiamo*³. Rappelons aussi le patois des Abruzzes, où l'on dit *lome dice, l-a lome caçcate*⁴.

Remarque. Un phénomène analogue s'observe dans les

¹ Le but principal de cette petite étude est d'appeler l'attention sur un emploi tout moderne du pronom indéfini *on*. Je profite de l'occasion pour présenter quelques remarques générales sur l'histoire du développement syntaxique dudit pronom.

² Pour les exemples, voir FR. DIEZ, *Grammaire des langues romanes*, III, 280—281; W. MEYER-LÜBKE, *Grammaire des langues romanes*, III, § 92.

³ *Romania*, VI, 302.

⁴ FINAMORE, *Vocabolario dell'uso abruzzese*, p. 23; W. MEYER-LÜBKE dans *Zeitschrift für romanische Philologie*, XIX, 480.

langues scandinaves et germaniques. En danois *man siger* est pour *Mand siger*; de même en allemand *man sagt* s'est développé de *Mann sagt*. La conformité entre l'usage français et l'usage allemand a fait croire à une influence de celui-ci sur celui-là. Voici ce qu'a dit à ce propos M. F. BRUNOT: «Il n'est pas impossible que les progrès de la science établissent encore des rapports nouveaux entre les deux grammaires; p. ex., le développement de la formule *on* + un verbe actif me semble bien parallèle au développement de la formule correspondante en allemand, tandis que rien de semblable ne se rencontre en latin»¹. M. F. BRUNOT ne paraît pas avoir reproduit ce passage dans son «Histoire de la langue française», qui est une réimpression remaniée et considérablement augmentée des parties philologiques de l'ouvrage de Petit de Julleville; j'en conclus qu'il a renoncé à son hypothèse. M. W. MEYER-LÜBKE s'est également prononcé sur la même question: «Ob an eine Beeinflussung der Romanen durch die Germanen oder umgekehrt der Germanen durch die Romanen zu denken sei, ist eine Frage, die ich nicht ohne weiteres verneinen oder bejahen möchte, bis örtliche und zeitliche Umgrenzung der Ausdrucksweise auf beiden Sprachgebieten bekannt ist»².

2. Au nord de la France *on* se trouve employé comme pronom dès les plus anciens textes français. Ajoutons que quelques textes bas-latins paraissent présenter *homo* dans la même fonction. Nous citons les deux exemples suivants d'après Diez: *Ut inter tabulas adspicere homo non posset* (Gregorius Turrensis, 4, 12). *Sic debit homo considerare* (Lupus, 527; ann. 774). Voici maintenant quelques-uns des plus vieux exemples français: *Si cum om per dreit son fradra salvar dist* (*Serment de Strasbourg*). S. Boniface

¹ PETIT DE JULLEVILLE, *Histoire de la langue et de la littérature française*, I, LXXI.

² *Zeitschrift für romanische Philologie*, XIX, 481.

que l'um martir apelet (*St. Alexis*, v. 566). Pur sun seigneur deit hum sufrir destreiz (*Roland*, v. 1010).

3. *On* est primitivement un substantif masculin au cas sujet singulier. Nous allons examiner jusqu'à quel point ces traits caractéristiques se sont conservés. Occupons-nous d'abord des traces qui restent au moyen âge du sens nominal primitif dans l'emploi de *on*.

1° En sa qualité de substantif, *on* était souvent précédé de l'article déterminé. Aux exemples déjà cités nous ajouterons les suivants: Lors fist l'en dreit, mais or nel fait l'en mais (*Coronemenz Loois*, v. 33). Ha Deus! don ne trovera l'an L'omecide (*Chevalier au lion*, v. 1206). Quoique, après le moyen âge, *on* doive se regarder comme un pur pronom, la langue présente les deux formes côte à côte, et elles sont longtemps employées presque indistinctement. Vaugelas essaye de fixer quand il faut dire *on*, et quand il faut dire *l'on*, et, dans ses considérations il se laisse surtout guider par l'euphonie; ainsi il veut qu'on dise *qu'on laisse*, mais *que l'on conduise*, et il n'admet ni *que l'on laisse*, ni *qu'on conduise* (*Remarques*, I, 68). Cependant La Fontaine a écrit: Je proposai à ma fille de se marier. Elle me pria d'attendre que l'on l'y eût condamnée sous peine du dernier supplice (*Amour de Psyché*, livre II). De nos jours *l'on* appartient surtout à la langue littéraire; il est bien plus rare que *on* et se trouve principalement après *et*, *ou*, *où*, *que*, *si*; on l'évite quand le mot suivant commence par *l*¹.

2° Une autre trace curieuse de la fonction nominale primitive de *on* se trouve dans la vieille langue où il pouvait être remplacé dans une proposition subséquente par le pronom personnel *il*. Ainsi, au lieu de *on chante et on danse*, on pouvait dire *on chante et il danse*. En voici un exemple: Il disoit que l'on devoit son cors vestir et armer en telle maniere que le preudome de cest siecle ne deissent que il en feist trop, ne

¹ Comp. notre *Grammaire historique de la langue française*, I, § 513, 1.

que li joene home ne deissent que il feist pou (Joinville, § 25). Une telle construction est rare après le XIII^e siècle. Rappelons l'exemple suivant, où *on* est remplacé, dans la phrase subséquente par le cas régime du pronom personnel :

L'on doyt bien aimer loyaument
 Quant on a belle amye,
 Mais qu'on sceust bien certainement
 Que ne luy fust ravye

(G. Paris, *Chansons du XV^e siècle*, p. 110).

Remarque. L'emploi du pronom personnel était du reste peu commun; on préférait la répétition de *on*: Se je remain ci, on me prendra demain, si m'ardera on en un fu (*Aucassin et Nicolette*, 16,13). Quand plusieurs *on* se suivent, ils représentent ordinairement le même sujet. Pourtant dans le langage classique deux *on* consécutifs se rapportent souvent à des personnes différentes. Ex.: Est-on d'une figure à faire qu'on se raille? (Molière, *Psyché*, I, sc. 1.).

4. *On* est étymologiquement un nominatif, et il est resté tel jusqu'à nos jours. Il ne peut servir que de sujet: *on ne l'aime pas; on lui raconte un tas d'histoires*. Ajoutons que, comme sujet, il est toujours atone; le réfléchi *soi* lui sert de forme tonique. Ex: On croit que tout se transforme en même temps que soi (Maeterlinck, *Monna Vanna*, I, sc. 2). On ne pourra plus croire qu'à la peinture qu'on aura faite soi-même (*Revue Bleue*, 1885, II, 638). Puisque *on* ne s'emploie que comme sujet, on a eu recours au pronom personnel réfléchi pour lui créer des cas régimes¹.

1^o *Nous* et *vous* servent de régimes atones à *on*. Ex: Quand on nous arrache tout ce que nous aimons, on ressent tous les jours que cette violence excite nos désirs (Bossuet).

¹ Voir A. TOBLER, *Vom Reflexivpronomen*. — *Vous und nous als Kasus zu »on«* (*Vermischte Beiträge*, III, 137—143). Les exemples cités sont empruntés à cette belle étude.

Quand on n'y est plus [dans une ville], on s'aperçoit que ces rues vous sont chères, que ces toits vous manquent, que ces murailles vous sont nécessaires, que ces arbres vous sont bien-aimés (V. Hugo). Cette approbation tacite que l'on devine à merveille et qui vous donne tant de courage dans les moments difficiles (H. Gréville, *Les Ormes*). Cette place chaude, abritée, où l'on revient comme au refuge, quand la vie nous a blessé (A. Daudet, *Fromont jeune et Risler aîné*, p. 183).

2^o *Soi* sert de régime tonique à *on*. Ex: Lors qu'on tient femme jolie et qui n'est point à soi (La Fontaine, *Contes*, I, 3, v. 102). Voir aux autres ce qui est à soi (Zola, *La Terre*, p. 32). Est-ce que ça arrive, les accidents? aux autres peut-être, mais à soi-même jamais (*Revue Bleue*, 1888, I, p. 50). Dans une émotion intense, on est d'ordinaire peu capable de remarquer ce qui se passe autour de soi (*ib.* 1903, II, p. 258).

5. *On* est étymologiquement du masculin et du singulier, et tel il est resté, en somme, jusqu'à nos jours. Il faut pourtant remarquer que

1^o Par syllepse il peut aussi être du féminin: *On n'est pas toujours belle. On n'est pas plus belle que cette femme. Quand on est bonne mère, on est aimée de ses enfants*. Voici un exemple de La Fontaine:

On s'oublie, on se plaît
Toute seule en une forêt.

(*Fables*, VIII, 13).

2^o Par syllepse *on* est parfois suivi d'un prédicat ou d'une apposition au pluriel: *On est égaux quand on s'aime. On peut être rivaux et rester amis. On n'est pas des esclaves. On s'est battu en désespérés*. En voici quelques exemples littéraires: On était si tranquilles. On était trop tranquilles. On ne pensait pas qu'une pareille chose arriverait jamais (Tristan Bernard et Michel Corday, *L'Accord parfait*, I, sc. 6). Les hommes,

on est tous des cochons (Brieux, *Les Hanneçons*, III, sc. 2). On est seuls (E. Fleg, *Le trouble-fête*, I, sc. 4). On sera sages (*id. Epilogue*). Une fois rentrés on ne sut plus que faire (*Soirées de Médan*, p. 90). — Un phénomène analogue se constate en italien où l'on dit: *Si è cristiani. Si vive felici, quando si è tanto vicini alla fossa come sono io. Si vive in questi giorni, tutti, una doppia vita*¹.

Remarque. Dans les anciennes chartes de Metz le verbe du pronom *on* est parfois mis au pluriel; »La guerre de Metz«, poème du XIV^e siècle offre aussi des exemples de cette particularité: on vairont bien (voir l'édition d'E. DE BOUTEILLIER et F. BONNARDOT. Paris, 1875. P. 356).

6. L'emploi de *on* a quelque chose d'effacé, de prudent et de modeste, qui le fait parfois préférer à un pronom personnel. C'est pourquoi, dans certains cas, la forme indéterminée remplace la forme déterminée. Cette particularité se rencontre dans le style soutenu aussi bien que dans le parler populaire.

1^o Pour le langage populaire, rappelons que les paysans évitent souvent soigneusement de se servir du pronom de la première personne. Quand on demande à un paysan: *où allez-vous?* il répondra: *on va à Angers*.

2^o Pour le style soutenu rappelons ce que dit J. J. Rousseau dans la Nouvelle Héloïse: »Le *je* est presque aussi scrupuleusement banni de la scène française que des écrits de Port-Royal, et les passions humaines, aussi modestes que l'humilité chrétienne, n'y parlent jamais que par *on*« (II, chap. 17).

7. Voici quelques exemples pris dans la littérature classique du XVII^e siècle et qui montrent la substitution de *on* à un pronom personnel:

¹ Comp. notre *Italiensk Grammatik*. Troisième édition. (Copenhague 1911), § 254.

Vous Narcisse, approchez, et vous qu'on se retire
(Racine, *Britannicus*, II, sc. 1).

Et vous, à m'obéir, prince, qu'on se prépare.
(Racine, *Mithridate*, III, sc. 1).

Jeunes filles, allez, qu'on dise à Jozabeth
Que Mathan veut ici lui parler en secret.
(Racine, *Athalie*, III, sc. 1).

Qu'on hait un ennemi quand il est près de nous.
(Racine, *Thébaïde*, IV, sc. 2).

On a certains attraits, un certain enjouement,
Que personne ne peut me disputer, je pense.
(Regnard, *Le joueur*, II, sc. 2).

Je trouve qu'on ne souhaite l'estime que de ceux que
nous aimons et que nous estimons.
(Madame de Sévigné, 1675).

8. La langue moderne continue, en partie, l'emploi stylistique de la forme indéterminée que nous venons de signaler. Dans le passage suivant, *on* a été substitué à *elle* pour éviter d'indiquer la personne d'une manière trop précise: On se montrait avec lui tout en égards, en attentions presque maternelles, on s'informait de sa santé, s'il ne faisait pas trop chaud dans la tourelle exposée au midi, si le mouvement du landau ne le fatiguait pas, ou encore si ce n'était pas rester trop tard sur la rivière; mais dès qu'il essayait un mot d'amour, on s'échappait vite sans comprendre (Daudet, *L'Immortel*). Cet emploi de *on* n'est pas toujours dû à une certaine discrétion; il peut aussi provenir d'une fausse modestie qui frise l'arrogance, même l'insolence. Dans un roman d'O. Mirbeau, un voyageur voulant louer une villa s'adresse à un notaire, qui lui répond avec une familiarité déplaisante: Ah! ah! l'on vient donc se reposer, tout l'été, dans les Pyrénées? . . . Et l'on vient demander à maître Claude Barbot, ci-présent, de lui louer une de ses petites villas? (*Les 21 jours d'un neurasthénique*, p. 136)

9. A côté de cet emploi essentiellement stylistique de *on* il faut en relever un autre, propre surtout au langage patois et familier, et qui nous montre la substitution constante de la forme indéterminée à la première personne du pluriel. Un paysan dira indifféremment *nous partons* et *on part*. J'ai reçu, il y a peu de temps, une copie, certifiée en acte, d'une lettre d'un paysan du Loir-et-Cher. La lettre décrit le début de la retraite de la Marne, quand Joffre reculait sur Paris pour donner aux troupes françaises le temps de se rejoindre, et l'auteur, qui est un homme sans instruction, décrit, dans un langage parfois très pittoresque, comment et dans quelles circonstances il a été blessé. Dans les premières phrases de la lettre, il se sert du pronom *nous*, puis il l'abandonne peu à peu pour recourir à *on*. Après avoir écrit *nous arrivons à un autre petit pays*, il ajoute *on n'attaque pas, comme on était en réserve*; parfois les deux pronoms alternent: «Nous avons battu en retraite de 15 km. On ne tenait plus debout, on couche au bord d'un champ, le lendemain on creuse des tranchées pour tirer à genoux. Vers le soir nous fûmes attaqués et l'on reçut l'ordre de battre en retraite . . . Éreintés de fatigue, mais on ne put pas se coucher de la nuit car les Allemands étaient très près de nous; mais on se faisait pas de bile, on avait du cœur à l'ouvrage. Le lendemain nous partions à 3 hs. . . Alors on s'est dit il faut mourir; mais tuons tout ce qu'on pourra avant de mourir». Ajoutons que cette même confusion entre *nous* et *on* s'observe aussi dans un langage tout à fait cultivé. Le passage suivant est extrait d'une lettre, écrite l'année passée par une jeune fille française, née à Paris, appartenant à la meilleure société et très instruite: «Au premier coup de canon qui nous a réveillés à 2 hs du matin on s'est dressé, surpris — et quand on a compris ce dont il s'agissait — eh bien moi, malgré le tragique de la situation, je n'ai pas pu m'empêcher de rire».

10. Cet emploi de *on* commence aussi à s'introduire dans

la langue littéraire — surtout, il est vrai, pour imiter le parler négligé de tous les jours ou le parler des enfants. Ainsi, la littérature moderne nous montre fréquemment la phrase *on se marie* employée dans le sens de *nous nous marions*. Les deux expressions se contaminent parfois quelque peu, ce qui amène les constructions toutes nouvelles *on se marie nous deux* ou *nous (deux) on se marie*.

1^o Exemples de la combinaison *on se marie* pour *nous nous marions*. On s'a déjà vu aujourd'hui, et je vous ai dit bonjour ce matin (M. Donnay et L. Descaves, *La Clairière*, III, sc. 2). Enfin, on peut donc t'être bons à rien, ta famille? (H. Lavedan, *Les beaux dimanches*, p. 79). Depuis deux ans qu'on est ensemble on ne s'était pas quittés (P. Frondaie, *Blanche Cécile*, I, sc. 8). Ne me faites pas de misères, j'ai de l'amitié pour vous, parce qu'on y a été ensemble (Colette Willy, *L'envers du Music-Hall*, p. 170). Il faut me pardonner, disait-il, tu vois bien que ce n'était plus moi! Et elle pardonnait; alors on ne se quittait plus; quand par hasard il faisait un peu de beau temps, on habillait petit Pierre dans ses habits neufs, et on allait se promener, tous les trois, dans Brest (P. Loti, *Mon frère Yves*, p. 209).

2^o Exemples montrant la combinaison *on se marie, nous deux*. On s'mariera, nous deux, quand je voudrai (J. Marni, *Celles qu'on ignore*, p. 41). On est bien ensemble nous deux (L. Népoty, *Les petits*. I. sc. 3). Pendant l'après-midi, on avait été tout drôles, nous deux. On n'osait pas se parler (L. Népoty, *Les petits*, I, sc. 14). Puisqu'on était d'accord, nous deux avec Séraphin, pour rompre (Fonson et Wicheler, *Mariage de M^{lle} Beulemans*, III, sc. 9). On s'expliquera chez nous (M. Donnay et L. Descaves, *La Clairière* IV, sc. 8).

3^o Exemples montrant la combinaison *nous on se marie*: Nous autres, on s'attache au fleuve comme le marin à la mer (H. Lavedan, *Les beaux dimanches*, p. 59). Non, nous deux, on ne peut être que des amis (de Flers, Caillavet et Arène,

Le roi, I, sc. 9). Nous aussi on est des inscrits maritimes, c'est ma femme qu'est inscrite et c'est moi qui suis maritime (*Le Rire*). A Paris j'ai été trouver un marchand, il m'a donné cinq cents francs, il a payé l'amende. Il a eu la voiture!... Et puis, nous, on s'est débrouillé (P. Frondaie, *Blanche Cécile*, I, sc. 17).

Nous on est droits . . . nous on respire
 (Ça n'est déjà pas si cocasse);
 Pourquoi qu'y faut payer la casse
 Du preumier et du s'cond Empire?

(Jehan Rictus, *Les soliloques du pauvre*, p. 61).

Le patron et moi on s'était rencontré (de Flers, Caillavet et Arène, *Le roi* I, sc. 9). Son père et moi on aimerait mieux la voir à la caisse de la boutique (J. Marni, *Celles qu'on ignore*, p. 33).

11. Ajoutons qu'à côté de la construction *nous, on se promène*, on trouve aussi *Eux, on se promène*: la forme indéterminée peut parfois continuer un mot de la troisième personne du pluriel. Exemples: Tous ensemble, on partait, assez matin pour être sorti de la plaine chaude avant les heures ardentes (P. Loti, *Le roman d'un enfant*, p. 189). Voilà qu'après dîner, tous ces messieurs on était là à fumer en rond autour de moi (A. Daudet, *Le trésor d'Arlatan*, p. 125).

12. L'emploi de la forme indéterminée au lieu d'une forme déterminée est un phénomène assez répandu. Voici quelques observations détaillées:

1^o Le français, parlé en Belgique, fait un usage étendu de *on* pour *nous*. Quelques-uns des exemples cités l'ont déjà montré; nous ajouterons ici un passage curieux¹ qui vise directement cette particularité belge: «*On ira au théâtre, on s'amusera* dit le Belge qui part pour Paris. *Nous autres, on aime le vin*, dit le Français en refusant les bières de Bruxelles.

¹ G. O. D'HARVÉ, *Parlons bien*. Bruxelles, 1913. P. 82.

L'un et l'autre commettent une négligence de langage.... Les phrases doivent donc être rectifiées comme ceci: *Nous irons au théâtre, nous nous amuserons et nous (autres), nous aimons le vin*«. Les grammairiens belges protestent à tout moment contre cet emploi du pronom indéfini. En voici un autre exemple: *«On ne peut jamais s'employer pour nous; dites: nous irons là, nous avons fait cela, et non on ira là, on a fait cela nous autres¹»*.

2^o Dans le midi de la France, où ordinairement la forme indéterminée s'exprime à l'aide de la troisième personne du pluriel, on recourt parfois, sous l'influence du français du nord, à *on*, et ce pronom se combine souvent avec le sujet d'une manière assez gauche. Selon une ancienne communication de M. PAUL MEYER, on arrive à dire et à écrire: *Les comiques, on doit être comme des chingés (singes); mes jambes, on fait cliquette; il y a des hommes qu'on est des monstres*.

3^o Notre phénomène est également très répandu en Suisse. Une note lexicographique de Jean HUMBERT porte: *On, employé pour nous. C'est nous qu'on est fatigué. Ah! les rires qu'on a faits!*². M. E. RITTER m'a écrit en 1903: *«Il y a quinze ou vingt ans quand mon fils faisait ses études au collège de Genève, j'avais souvent à le reprendre quand il employait on pour nous, ce qui était perpétuel. Ses camarades se servaient couramment de cette manière de parler»*.

4^o Un usage tout à fait analogue s'observe en Italie. Dans le toscan parlé on dit *noi si canta* pour *cantiamo*, *noi non si fa complimenti*; *si parlava soli lui e io*, etc. Parfois aussi avec la troisième personne: *Tutti si dice così; tutti si può sbagliare*, etc.

¹ *Locutions et prononciations vicieuses usitées en Belgique*. 1889. P. 80.

² E. RITTER, *Glossaires et lexicographes genevois*. Genève, 1893. P. 17.